

Obenreizer revint lentement au pupitre.

—Marguerite sera aussi désolée de cette nouvelle que moi-même, —dit-il d'un ton amical ;—qu'avez-vous l'intention de faire ?

—Je suis à la discrétion de Defresnier et Cie, —répondit Vendale. —Dans l'ignorance absolue des circonstances qui ont accompagné le vol, je ne puis que faire ce qu'ils me recommandent. Le reçu que je tenais à l'instant est numéroté et imprimé. Ils paraissent attacher à ce détail une importance particulière. Pourquoi ?... Vous qui avez dû acquérir une certaine connaissance de leurs affaires, tandis que vous étiez dans leur maison, pouvez-vous me le dire ?

Obenreizer réfléchit.

—Si j'examinais le reçu ! —dit-il.

—Bon ! —s'écria Vendale, frappé par le changement qui venait de s'opérer sur sa physionomie. —Vous sentez-vous incommode ? Encore une fois, approchez-vous donc du feu. Vous avez l'air d'être transi... Oh ! j'espère que vous n'allez pas tomber malade.

—Je ne sais, dit Obenreizer. —Peut-être ai-je pris froid. Votre climat Anglais aurait bien fait d'épargner l'un de ses admirateurs... Mais, faites-moi voir le reçu.

Tandis que Vendale ouvrait la chambre de fer, Obenreizer prit une chaise et s'assit ; il étendit ses deux mains au-dessus de la flamme.

—Ce reçu ! —s'écria-t-il encore avec une vivacité extraordinaire, lorsque Vendale reparut, tenant un papier à la main.

Mais au même moment le portier entra avec une provision de charbon de terre. Son maître lui avait recommandé de faire un bon feu. L'homme obéit avec un empressement fineste. Il fit quelques pas en avant, et tandis qu'il enlevait le seau plein de charbon, il se prit un pied dans un pli du tapis. Il trébucha, tout le contenu du seau tomba dans la grille, la flamme en fut étouffée tout net et un énorme flot de fumée jaunâtre remplit la chambre.

—Imécile ! —murmura Obenreizer en lançant sur le malheureux portier un regard, dont, après tant d'années, celui-ci se souvient encore.

—Voulez-vous venir dans le bureau des commis ? —demanda Vendale. —Il y a un poêle.

—Ce n'est pas la peine, répondit le Suisse.

Et il tendit la main. Et sa main tremblait.

Vendale lui donna le reçu. Mais depuis que le poêle s'était si brusquement éteint, l'intérêt qu'Obenreizer semblait prendre à cet examen semblait s'être éteint presque aussi rapidement. Il se borna à un rapide coup d'œil ; et sa main continuait à trembler. Elle tremblait si fort que, s'il eut tenu ce papier devant un feu allumé comme tout à l'heure, il eut été fort à craindre qu'il ne le laissât tomber involontairement au milieu du brasier.

—Décidément, —dit-il, —je n'y comprends rien. Désolé de ne pouvoir vous éclairer.

—J'écrirai donc à Neufchâtel par le courrier de ce soir, —dit Vendale, en mettant le reçu de côté pour la seconde fois, —il nous faut attendre et voir ce qui arrivera.

—Par le courrier de ce soir, —répéta Obenreizer. —Voyons ! vous aurez la réponse dans huit ou neuf jours. Je serai de retour auparavant. Si je puis vous être utile comme voyageur de commerce, vous me le ferez savoir. En ce cas, vous m'enverriez des instructions écrites. Mes meilleurs remerciements.

Je suis très curieux de connaître la réponse de Defresnier. Qui sait ? Ce n'est peut-être qu'une erreur. Courage, mon cher ami, courage.

Obenreizer n'avait pas du tout l'air pressé quand il était arrivé dans la maison, et maintenant il saisissait son chapeau en toute hâte et il prit congé de l'air d'un homme qui n'a pas un instant à perdre.

Mais George Vendale n'y prit point garde. Il n'avait remarqué, dans la surprise et l'émotion du Suisse, que le regret évidemment sincère avec lequel il avait appris la fâcheuse nouvelle que la maison Wilding and Co. venait de recevoir ; et, en présence de ce témoignage d'un intérêt si honnête-

ment senti, il se demandait s'il n'avait point commis la faute de juger la tuteur de Marguerite trop sévèrement et trop vite.

CHAPITRE XIII

A LA RECHERCHE DU VOLEUR

Le dixième jour était encore trois fois écoulé depuis l'envoi de la seconde lettre de Vendale à Neufchâtel. La réponse vint.

CHER MONSIEUR,

Notre principal associé, M. Defresnier, a été forcé de se rendre à Milan pour des affaires très-urgentes. En son absence et avec son aveu, je vous écris de nouveau relativement à ces cinq cent livres disparues.

Votre déclaration que le faux reçu a été fait sur un modèle imprimé et numéroté nous a causé une surprise et un chagrin inexprimables. A l'époque où cette fraude a été commise il n'y avait que trois clefs ouvrant le coffre fort où nos modèles sont renfermés. Mon associé avait une de ces clefs, j'en avais une autre, la troisième était aux mains d'une personne qui occupait alors chez nous un poste de confiance ; nous aurions plutôt songé à nous accuser nous-mêmes qu'à élever aucun soupçon contre cette personne. Et cependant...

Je ne puis aller jusqu'à vous dire pour le moment qui est cette personne ; je ne vous le dirai point tant que je verrai l'ombre d'une chance pour elle de se tirer avec honneur de l'enquête que nous allons commencer. Pardonnez-moi cette réserve, car le motif en est louable.

Le genre d'investigations que nous allons poursuivre est fort simple. Nous ferons comparer votre reçu par des experts avec quelques spécimens d'écriture que nous avons en notre possession. Je ne puis vous adresser ces spécimens pour de certaines raisons que vous approuverez certainement lorsqu'elles vous seront connues. Je vous prie donc de m'envoyer le reçu à Neufchâtel ; et je fais suivre cette prière de quelques mots indispensables pour vous mettre sur vos gardes.

Si la personne sur laquelle nous faisons à regret planer nos soupçons est réellement celle qui a commis le faux, nous avons quelque motif de craindre que de certaines circonstances ne lui aient déjà donné l'éveil. La seule preuve contre cette personne est le reçu qui est dans vos mains ; elle remuera ciel et terre pour l'obtenir de vous et le détruire. Je vous prie donc instamment de ne pas confier cette pièce à la poste. Envoyez-la-moi sans perdre de temps par un message particulier et ne choisissez ce message que parmi les gens qui sont depuis longtemps à votre service. Il faut aussi que ce soit un homme accoutumé aux voyages, parlant bien le Français, un homme courageux, et un honnête homme. Vous devez le connaître assez bien pour ne pas craindre qu'il se laisse aller en route à aucun étranger cherchant à lier connaissance avec lui. Ne dites qu'à lui, à lui seul la nature de cette affaire et la tournure qu'elle va prendre. Je vous engage à suivre l'interprétation littérale de tous ces avis que je vous donne, convaincu que l'arrivée à bon port du faux reçu en dépend.

Je n'ai plus à ajouter qu'une chose. C'est que votre promptitude à agir est de la plus haute importance. Il nous manque plusieurs de nos modèles de reçus et nous ne pouvons prévoir quelles fraudes seront commises, si nous ne mettons la main sur le voleur !

Votre dévoué serviteur,

Pour Defresnier et Cie,
ROLLAND.

Quel était donc celui qu'on soupçonnait ?

Vendale, qui ne connaissait pas les employés de la maison Defresnier à Neufchâtel, pensa qu'il chercherait inutilement à le deviner.

Mais qui pourrait-il bien envoyer à Neufchâtel avec le reçu ? Certes il n'était pas difficile de trouver au Carrefour des Ecloppés un homme courageux et honnête. Mais où était l'homme accoutumé aux voyages, parlant le Français, et sur qui l'on pourrait réellement compter pour tenir à distance tout étranger qui voudrait lier connaissance avec lui pendant la route ? Vendale n'avait réellement qu'un seul compagnon sous la main, qui réunissait toutes ces conditions dans sa personne. C'était lui-même.

Ce serait un grand sacrifice sans doute que de quitter sa maison, un plus grand sacrifice encore que de quitter Marguerite. Mais après tout, il s'agissait de cinq cent livres et Rolland insistait si positivement sur l'interprétation littérale des démarches par lui conseillées, qu'il ne fallait point hésiter à lui obéir. Plus Vendale réfléchissait, plus la nécessité de son départ lui apparaissait clairement.

—Partons !... —soupira-t-il.

Comme il remettait le reçu et la nouvelle lettre sous clef, la porte s'ouvrit et Obenreizer entra.

—On m'a dit dans Soho Square qu'on attendait votre retour dans la soirée d'hier, —lui dit Vendale en lui souhaitant la bienvenue. —Avez-vous fait de bonnes affaires en province ?... Etes-vous mieux portant ?